122

63

RÉPERTOIRE DRAMATIQUE DE LA SCÈNE FRANÇAISE.

3me ANNÉE — VIIIe LIVRAISON.

Merville

A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

1829.

LE

CONTRARIANT,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR

M. MERVILLE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 28 DÉCEMBRE 1828.

4284
B

A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

—

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
VALDAMONT, jeune médecin.	LOKROY.	
BOURVAL, ancien armateur.	DUPARAI.	
PLACIDE, voisin de campagne de Bourval.	THÉNARD.	
LAPIERRE, valet de Valdamont.	PROVOST.	
	Mmes	Mmes
CLOTILDE, fille de Bourval.	ÉLISA WENZEL.	
URSULE, sa femme-de-chambre.	LAINÉ.	

La scène se passe chez Bourval, dans un village auprès de Paris.

(Le théâtre représente le vestibule d'une maison de campagne.)

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

LE CONTRARIANT.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, URSULE.

CLOTILDE.

Tu crois donc, ma chère Ursule, que je puis paraître sans risque aux yeux de Valdamont?

URSULE.

Il vous connaît depuis votre enfance : il n'avait pas douze ans, que déjà il était amoureux de vous. Enfin il vous a revue plusieurs fois depuis, et toujours avec les mêmes marques de tendresse. Ce n'est pas l'impression que vous allez faire sur lui qui m'inquiète; c'est celle qu'il va produire sur monsieur votre père, lui. Vous savez à quel point le cher homme est entier dans ses opinions les plus indifférentes; or, à mon dernier voyage de Paris, où l'on m'a dit tant de bien de Valdamont, on ne m'a pas caché qu'il était fort contrariant.

CLOTILDE.

Moi-même, j'en ai déjà bien reconnu quelque chose. Défaut de jeune homme vif, étranger aux usages du monde, gâté par les succès de collége. Je saurai m'interposer adroitement entre mon père et lui, et prévenir de part et d'autre...

URSULE.

Cela ne sera pas aussi facile que vous l'imaginez. D'ailleurs ne craignez-vous pas un peu pour vous-même, après le mariage?

CLOTILDE.

Mon père m'a de bonne heure accoutumée à conformer mes sentimens à ceux d'autrui. Je n'attache pas la moindre importance à avoir raison en paroles ; et l'on m'a assuré que les contradictions de Valdamont n'allaient pas plus loin : il a, dit-on, le cœur le plus noble, le plus affectueux : c'est tout ce que je désire. L'équivalent de la tendresse que j'apporterai à mon mari, voilà l'objet unique de mon ambition dans le mariage. Je te dirai plus : j'aime cent fois mieux un caractère comme celui qu'on attribue à Valdamont, qu'une lâche et fade complaisance, comme celle que je vois à... de certaines personnes.

URSULE.

Oui, à M. Placide, par exemple. Je crois que votre père aimerait autant ce gendre-là que l'autre. Il le trouve toujours de son avis, toujours l'approuvant, toujours pensant comme lui ; et c'est bien ce qui lui convient... Ah ciel !

CLOTILDE.

Quoi donc ?

URSULE.

Je songe à une chose : Valdamont est médecin.

CLOTILDE.

Eh bien !

URSULE.

Peut-être n'est-il pas de la secte des magnétiseurs : s'il allait entreprendre Monsieur votre père là-dessus !

CLOTILDE.

Bon dieu ! tu as raison.

URSULE.

C'est que M. de Bourval n'entendrait pas raillerie.

CLOTILDE.

Non certe ! j'avertirai Valdamont.

URSULE.

Où diantre ! un armateur, un ambigu de marin et de négociant a-t-il été se monter la tête, pour des choses qui sont si peu de sa compétence !

CLOTILDE.

Mon père a de l'étude, des lumières ; il a pu occuper ses loisirs...

URSULE.

Taisons-nous ? le voici avec son inséparable. Je crois vraiment que ce M. Placide est amoureux de vous.

CLOTILDE.

Quelle idée !

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLACIDE, BOURVAL.

PLACIDE.

Comme il vous plaira, Monsieur, comme il vous plaira.

URSULE.

Voilà son éternel refrain.

BOURVAL, *à Clotilde.*

Je viens te chercher, ma chère Clotilde, pour te faire voir la chaîne sur laquelle j'opère aujourd'hui. Cela sera curieux.

CLOTILDE.

Ayez la bonté de m'en dispenser, mon père.

BOURVAL.

Ne me contrariez pas, ma fille. Ne vous ai-je pas fait lire que la contrariété, en agitant nos humeurs, nous prive de nos plus importantes facultés, et peut aller même jusqu'à nous communiquer des qualités nuisibles. M. Placide vient avec nous ; il consent à pren-

dre place parmi nos malades. Voilà ce qui s'appelle de la complaisance.

URSULE.

En effet, car Monsieur a l'air d'être en parfaite santé.

PLACIDE.

Oh oui, parfaite ; c'est le mot.

BOURVAL.

Allez-vous vous en rapporter à ce que dit cette ignorante? Apprenez de moi que le germe des plus cruelles maladies est quelquefois en nous sans que nous nous en doutions.

PLACIDE.

C'est une chose que je n'ignore pas.

BOURVAL.

Vous vous êtes plaint de lassitude hier.

PLACIDE.

Oui, j'étais très-fatigué.

URSULE.

Monsieur vous avait promené pendant cinq grandes heures dans ses jachères.

BOURVAL.

A son âge, voilà grand' chose. (*à Placide.*) Je vous trouve encore l'air harassé ce matin.

PLACIDE.

Vraiment?

BOURVAL.

Croyez-vous qu'après toute une nuit de repos, votre lassitude eût continué, si elle n'avait sa cause première dans quelque disposition maligne et cachée?

PLACIDE.

Eh mais...

BOURVAL.

Rassurez-vous : vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. Et nous saurons, nous, vous débarrasser de ce

qui vous menacerait de quelque désordre. On nous raille; on fait arme de tout ce qu'on peut contre nous. C'est la vague qui vient se briser contre le roc. Nous poursuivons nos succès en attendant, et sans nous arrêter à de frivoles critiques qui n'en valent pas la peine.

PLACIDE.

Et vous faites bien. Tout l'avantage est de votre côté d'ailleurs. Vos adversaires ne peuvent employer contre vous que les veilles, dont vous jouissez aussi bien qu'eux.

BOURVAL.

C'est cela, c'est cela; nous avons en outre le sommeil. Voilà tout le procès jugé. Nous veillons comme eux, et ils ne dorment pas comme nous.

PLACIDE.

Ce qui est fort différent.

URSULE, *bas à Clotilde.*

Monsieur votre père devient de plus en plus fou.

BOURVAL.

Parbleu! nous savons tout, nous, pendant le sommeil : les sciences, les arts; nous possédons toutes les langues, celles qu'on parle actuellement, celles qu'on ne parle plus, celles qu'on n'a jamais parlées.

URSULE, *riant.*

Ah! ah! ah!

CLOTILDE.

Chut!

BOURVAL, *à Ursule.*

Oui, oui, celles qu'on n'a jamais parlées. Tout étonne les ignorans.

PLACIDE.

Pour cela, j'en suis témoin. J'ai assisté l'autre jour à une grande consultation donnée par la somnambule de Monsieur. Tous nos voisins y étaient. Il y avait

des gens de lettres, des savans, des érudits : ils lui firent des questions en grec, en arabe, en chinois; un gros Anglais l'entretint une heure durant dans un idiôme qu'il avait appris en Picardie, et qu'il nommait *son français;* eh bien, elle ne laissa personne sans réponse. Et cependant, si dans tout ce qui lui fut dit, il se trouva une seule phrase appartenant à un langage qui se soit jamais parlé dans aucun lieu du monde, je veux ici perdre mon nom de Placide.

BOURVAL.

Je vous dis que cela est merveilleux. C'est justement ce qui m'a subjugué. Comment aurais-je songé au magnétisme, moi! Mais un jour, j'arrivais des grandes Indès; en débarquant au Hâvre, je rencontre un de mes anciens amis, passionné alors pour cette sublime découverte, comme depuis je le suis devenu moi-même. J'éprouvais de la pesanteur, de la fatigue, ainsi que vous en pouvez éprouver aujourd'hui. Il m'emmène chez une somnambule de sa connaissance. Chemin faisant, je lui raconte les événemens de mon voyage. Nous entrons. La jeune personne... car c'était une jeune personne fort jolie; la jeune personne ne me connaissait nullement, et n'avait jamais entendu parler de moi. Après les complimens d'usage, mon ami l'endort. Il l'interroge; elle dit, sans hésiter, quel est mon nom, quelle est ma famille, quelle est ma profession; elle rappelle tout ce qui m'est arrivé pendant mon absence.

PLACIDE.

Voyez un peu!

BOURVAL.

Ce n'est pas tout. J'avais sur moi une somme considérable en papier de commerce; je lui en demandai

: total ; elle me le dit sans se tromper d'une obole. Je
.e la trouvai en défaut que sur un seul point, et de bien
eu d'importance. Mes effets étaient renfermés dans un
ortefeuille ; sommée d'en dire la couleur, elle me ré-
ondit : rouge, et il était vert.

PLACIDE.

Il n'y a pas une si énorme différence.

URSULE.

Sans doute, rouge, vert..... on pouvait s'y tromper
ıns être somnambule.

CLOTILDE.

Tais-toi donc.

BOURVAL.

J'étudiai, comme vous pensez bien, j'approfondis
ès-lors. Quel présent fait à l'homme !... Ah ! mon ami !
: n'ose pas dire tout ce que j'en attends ! Mais je crois
ermement qu'après nous avoir délivré de tous les
naux physiques, il pourra même un jour nous
oustraire à la grande catastrophe ; nous empêcher de
nourir.

URSULE.

Dieu ! qu'il y aura de monde après cela !

BOURVAL.

Mais allons, allons. (*A Clotilde.*) Je voudrais après
otre séance aller au-devant de Valdamont que je me
ais une fête de voir.

CLOTILDE.

Eh bien ! allons, mon père.

BOURVAL.

Il paraît que cette circonstance te détermine tout-à-
ait. Va, ne rougis pas. Je partage bien sincèrement
a satisfaction. Le jeune homme doit d'ailleurs m'ap-
orter des nouvelles d'un recouvrement considérable,

et qui m'intéresse d'une autre façon. J'ai doublement hâte de le voir. Vous viendrez avec nous, mon cher Placide.

PLACIDE.

Comme il vous plaira.

BOURVAL.

Partons, partons.

CLOTILDE, *à Ursule.*

Tu vois où en sont les choses. Si Valdamont survenait pendant notre absence, avertis-le bien de se contenir, et de ne point donner de prétexte contre nous.

URSULE.

Fiez-vous à moi.

SCÈNE III.

URSULE, LAPIERRE.

URSULE.

Eh! je ne me trompe pas, c'est ce pauvre Lapierre!

LAPIERRE.

Moi-même, mademoiselle Ursule. Eh! eh! eh!

URSULE.

Toujours malin, toujours Normand.

LAPIERRE.

Eh! eh! être malin, être Normand, c'est toujours ce que j'aurai de mieux à faire tant qu'il demeurera pour certain que j'ai pris naissance dans la bonne ville de Mortagne, et non ailleurs.

URSULE.

Puisque te voilà, ton maître n'est pas loin, sans doute?...

LAPIERRE.

Il est à la poste, où il voit relayer un de ses bons amis qui va à Lyon, et qui nous a donné place dans sa

calèche, jusqu'ici. Quand je dis dedans, c'est-à-dire que, moi, j'étais sur le siége, avec le valet-de-chambre de ce bon ami.

URSULE.

Je comprends. Et vous avez fait un bon voyage?

LAPIERRE.

Un voyage très-agréable. Pourtant, peu s'en est fallu qu'il n'y eût mort d'homme.

URSULE.

Comment cela?

LAPIERRE.

Ah! ah! c'est qu'en montant en voiture, la conversation de mon maître et de son ami tomba sur la question de savoir lequel était le plus nuisible pour une calèche, de rouler sur la terre ou bien sur le pavé.

URSULE.

Mais cela ne pouvait pas faire la matière d'un doute. On sent que le pavé doit fatiguer une voiture, et qu'on la ménage sur la terre.

LAPIERRE.

Il me semble que naturellement ce soit là l'idée qu'on s'en doive faire. Mon maître a cependant soutenu l'autre opinion. Il a allégué beaucoup de raisons puisées dans la connaissance parfaite qu'il a de la géométrie et de la mécanique; après cela, il a invoqué ce qu'il appelle la logique, et de cette logique, il est passé aux personnalités. Son bon ami n'est pas demeuré en reste; bref, ils parlaient de décider la question le pistolet à la main, quand, heureusement, le postillon allant toujours son train sur le pavé, est entré avec fracas dans ce village. La calèche avait perdu une vis, deux écrous, et menaçait de se déferrer d'une bande. Mon maître se garda bien de convenir que le pavé fût

pour rien dans ce dégat ; mais tandis que son ami s'occupait de la faire réparer, je m'aperçus que de son côté, il faisait, en rougissant, un petit retour sur sa logique et sa géométrie ; et les pistolets furent tout doucement oubliés. On amena de nouveaux chevaux ; il m'ordonna de prendre les devans pour l'annoncer, et me voilà.

URSULE.

Je vois que ce qu'on nous a dit est trop vrai : que ton maître est un contrariant accompli.

LAPIERRE.

Cela peut être, mais aussi c'est le meilleur cœur : bon, humain, généreux...

URSULE.

Son défaut n'en est que plus haïssable, s'il gâte en lui de si heureuses qualités. Clotilde l'aime ; et son extrême douceur répond peut-être qu'elle ne serait pas malheureuse avec lui... quoi qu'il soit assez raisonnable d'en douter ; car une contradiction perpétuelle ne doit pas rendre la vie fort aimable. Mais s'il ne fait pas effort sur lui en présence de M. de Bourval, je garantis d'avance que le mariage n'aura pas lieu.

LAPIERRE.

Il en serait au désespoir, car il aime sincèrement mademoiselle Clotilde. Il fait des vers, des romances, des élégies à fendre les plus durs rochers. Par exemple, quand on trouve que ses vers sont bons, il ne contrarie pas ; et voilà déjà un point sur lequel il sera facile à ta maîtresse de s'accorder avec lui ; c'est beaucoup dans un ménage.

URSULE.

Dis-moi un peu, ton maître tient-il pour le magnétisme, ou est-il de ceux qui s'en moquent ?

LAPIERRE.

Qu'est-ce que cela peut te faire, à toi? Tu n'es pas somnambule, j'espère?

URSULE.

Cela importe ici beaucoup plus que tu ne penses. Réponds-moi.

LAPIERRE.

Je vais te répondre, comme il le ferait lui-même : distinguons. Il est favorable au magnétisme avec ceux qui le combattent, et il le combat avec ceux qui y croient.

URSULE.

Joli petit caractère ! Il faut pourtant ici qu'il change de méthode.

LAPIERRE.

A quel propos ?

URSULE.

A propos que M. de Bourval est du parti; qu'il en est corps et ame, et qu'il n'admet personne à discuter sa conviction à cet égard. Sais-tu bien que son engouement lui coûte déjà sa femme.

LAPIERRE.

Diable ! tu as raison; il y doit mettre du prix.

URSULE.

Il ne lui a rien administré que les passes et les grands courans dans une maladie qui demandait les plus prompts secours de la médecine; et la pauvre dame...

LAPIERRE.

J'entends. Elle a passé dans les passes, et les grands courans l'ont emportée. Que voulez-vous? elle ne souffre plus. C'est toujours une manière de cure. Bien souvent la médecine elle-même n'en fait pas d'autres.

URSULE.

Voilà ma maîtresse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLOTILDE.

URSULE.

Comment, Mademoiselle, déjà de retour?

CLOTILDE.

Oui; mon père a renoncé à me faire voir la suite de son expérience. Sa prophétesse, d'abord, a faussé compagnie : elle s'est trouvée subitement incommodée, et forcée de faire retraite. On a eu recours à un autre sujet, mais celui-là a débuté par de telles impertinences qu'il m'a fallu aussi lever le siége.

URSULE.

Ne vous en plaignez pas, Mademoiselle, et cela fait parfaitement l'affaire d'un garçon qui vous attendait pour vous présenter ses très-humbles respects.

CLOTILDE.

Eh mais! c'est Lapierre. Ton maître n'est-il pas avec toi?

LAPIERRE.

Il y sera dans un petit moment, Mademoiselle.

VALDAMONT, *dans la coulisse.*

Je vous dis, moi, mon cher...

LAPIERRE.

Et, tenez, son intention n'est pas de se faire attendre, comme vous voyez.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALDAMONT.

VALDAMONT, *à la cantonade.*

Je vous soutiens encore une fois que vous déraisonnez complètement. Écoutez un peu ce nigaud!

CLOTILDE.

C'est vous, mon cher Valdamont!

VALDAMONT.

Je vous revois donc, ma chère Clotilde! Après six mois... après six siècles de séparation et d'ennui!

CLOTILDE.

A qui en avez-vous? quelqu'un vous aurait-il donné sujet de vous plaindre?

VALDAMONT.

Non, non; je ne me plains jamais de personne, moi, d'abord. Mais votre concierge me soutient qu'il n'y a pas dix ans que cette maison est bâtie.

CLOTILDE.

Il a raison : je l'ai vue achever, commencer, même. J'étais bien jeune, mais j'avais pourtant assez de jugement...

VALDAMONT.

Assez de jugement... Oui, je conçois; vous le croyez, c'est tout simple. J'ai comme cela dans la tête une foule d'idées inexactes qui datent de mon enfance. On ne sait pas à quelles illusions cette époque de la vie est livrée.

CLOTILDE.

Mais je sais parfaitement ce que je vous dis là; non pas seulement par mes souvenirs, mais encore...

VALDAMONT.

Vous aurez vu faire ici des réparations. Des ouvriers, des matériaux, tout cela, dès-lors, a pris confusément place dans votre mémoire; peu à peu, l'idée de construction s'y est jointe, et voilà l'origine de votre erreur.

LAPIERRE, *bas à Ursule.*

Et allons donc!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

VALDAMONT.

Il y a, voyez-vous, dans l'ensemble de l'édifice, un caractère d'ancienneté...

CLOTILDE, *souriant.*

D'ancienneté, tant qu'il vous plaira; mais il n'en est pas moins vrai...

VALDAMONT.

Tous les architectes vous diront...

URSULE.

Monsieur sait donc l'architecture?

VALDAMONT.

Non. Mais il suffit du simple bon sens pour juger des choses; et partout où le bon sens est blessé, il n'y a savoir qui n'ait tort. J'ai vu assez de bâtimens...

URSULE.

Il est certain qu'il y en a beaucoup dans le monde.

LAPIERRE.

On ne voit pas autre chose... dans les villes particulièrement.

VALDAMONT.

Je répugne à l'absurde de toutes les forces de mon ame. La plupart des maux qui affligent l'ordre social viennent de là. Vous ne trouvez partout que propositions téméraires adoptées sans examen. Ce n'est pas mon défaut, grâce au ciel! La première fois qu'on avança devant moi que deux et deux faisaient quatre... j'étais bien jeune alors...

URSULE.

C'est une de ces choses qu'on apprend de bonne heure.

VALDAMONT.

Qu'on apprend, qu'on apprend!... et dont on finit par se trouver bien sûr, n'est-ce pas?

URSULE.

Ma foi...

VALDAMONT, *à Clotilde.*

Savez-vous ce que je fis? je commençai par dire que je n'en croyais rien.

URSULE, *à Lapierre.*

Voilà un petit caractère qui n'attendait pas pour paraître.

VALDAMONT, *continuant.*

Enfin je ne me rendis qu'à l'évidence de la démonstration, et encore fallut-il y revenir plus d'une fois.

URSULE, *à Lapierre.*

Dit-il cela pour se vanter?

LAPIERRE.

Et pourquoi donc?

CLOTILDE.

C'était peut-être la marque d'un esprit fort et supérieur; mais je crois qu'en général le rôle de contrariant ne contribue, ni à nous faire estimer, ni à nous faire bien venir dans le monde.

VALDAMONT.

Il y aurait bien quelque chose à répondre à cela. Mais j'abhorre la contrariété; il n'y a au monde personne de moins contrariant que moi. Pourtant, il faut bien dire quelquefois sa pensée; et quand on vient, par exemple, vous soutenir que cette maison...

CLOTILDE.

Parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Je me trompe sans doute, et c'est vous qui avez raison : cela importe peu d'ailleurs. Mais, cher Eugène, il y a des gens qui tiennent beaucoup plus à leurs opinions... à leurs erreurs si vous voulez. Mon père, par exemple, ne souffre la contradiction qu'avec une peine singulière.

VALDAMONT.

Ce n'est pas là proprement l'idée que je m'en étais faite. Êtes-vous bien certaine de ce que vous dites là?

URSULE.

Si Mademoiselle est certaine de connaître son père!

VALDAMONT.

C'est que je me souviens de l'avoir vu autrefois chez mon oncle le capitaine. J'avais sept ou huit ans alors.

LAPIERRE, *à Ursule.*

Vous concevez qu'il a dû en juger bien plus sainement que nous tous.

VALDAMONT.

Il allait promenant ses mains sur la tête de tout le monde.

CLOTILDE.

Mon père?

VALDAMONT.

Lui-même.

CLOTILDE.

Vous me surprenez beaucoup : je ne savais pas qu'il eût jamais donné dans cette autre manie.

URSULE.

Pour moi, je n'en ai jamais entendu parler non plus.

VALDAMONT.

La belle objection! mais je sais bien ce que je vous dis, moi. Il attribuait aux gens des goûts et des caractères d'après les protubérances qu'il rencontrait à leurs crânes : je me le rappelle fort bien.

CLOTILDE.

Ce que j'entends là me confond.

LAPIERRE.

Si Monsieur veut bien permettre, c'est lui qui s'embrouille un peu ici?

VALDAMONT.

Moi?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, et l'homme dont vous parlez n'était pas du tout le père de Mademoiselle.

VALDAMONT.

Voilà qui est un peu fort, par exemple! Ce n'était pas M. de Bourval, ami intime de mon oncle et de mon père?

LAPIERRE.

Non, Monsieur, c'était un autre. Il me semble le voir encore : un petit homme vif, des yeux à fleur de tête. J'ai passé par ses mains, il m'a trouvé la bosse du carnage et celle de la sobriété; et il a déclaré que j'avais tout ce qu'il fallait pour faire un grand général.

VALDAMONT, *riant.*

Belle décision!

LAPIERRE.

Pour vous, Monsieur, il a dit que vous étiez doué de l'esprit le plus souple et le plus complaisant.

URSULE.

Pas mal aussi.

LAPIERRE.

Écoutez donc, je commençais à être un homme, moi, dans ce temps-là; et vous n'étiez encore qu'un enfant.

VALDAMONT.

A quelle conséquence cela te mène-t-il, sot?

LAPIERRE.

A la conséquence que j'ai vu juste, et que vous vous êtes fait illusion. C'est le propre de l'enfance : vous le disiez vous-même tout-à-l'heure.

VALDAMONT.

Je disais, je disais!

URSULE.

Il est capable de soutenir le contraire à présent.

LAPIERRE, *bas.*

Il n'oserait!

CLOTILDE.

Enfin, que la chose soit ou ne soit pas...

VALDAMONT, *l'interrompant.*

Elle est, soyez-en sûre.

CLOTILDE.

Il n'importe.

VALDAMONT.

La vérité d'un fait importe toujours, ne fût-ce que comme vérité.

CLOTILDE.

A la bonne heure; mais mon père ne va pas tarder à paraître : laissez-moi vous donner un avis nécessaire, et qui doit vous intéresser autant que moi.

VALDAMONT.

Parlez, parlez, je vous prie.

CLOTILDE.

Mon père s'occupe aujourd'hui d'une autre théorie que celle dont vous parlez. Il faut le ménager, quand il vous serait même démontré qu'il se trompe. Il tient à son erreur, elle lui plaît, elle lui est chère; respectez-la. Vous ne lui proposeriez aucune vérité qui eût plus de prix à ses yeux. Que vous dirai-je enfin, cher Eugène? il est mon père; nous dépendons encore de lui : c'est une considération qui doit prévaloir sur bien d'autres.

VALDAMONT.

Chère Clotilde! vous m'affligez. Comment pouvez-vous craindre que je sorte des bornes de la vénération, sur laquelle doit compter auprès de moi un vieillard honorable, qui de tout temps fut estimé, chéri de ma famille, et qui est votre père.

CLOTILDE.

Me voilà rassurée : et l'on m'avait bien dit que votre cœur était excellent.

LAPIERRE, *à Ursule.*

C'est un jeune homme qui serait parfait sans sa tête.

URSULE.

Monsieur de Bourval.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOURVAL, PLACIDE.

BOURVAL, *à Clotilde.*

Tu as bien fait de nous quitter, ma chère enfant : notre expérience a été tout de travers.

PLACIDE.

C'est bien vrai.

BOURVAL.

Je n'ai jamais vu un somnambule plus inepte que celui-là!...

PLACIDE.

Ni moi.

BOURVAL.

Prescrire l'exercice du cheval à une pauvre femme de quatre-vingt-trois ans, privée de l'usage de tous ses membres !

PLACIDE.

Et à ce vétéran qui marche sur deux jambes de bois... les pieds à l'eau!

URSULE.

Cela ne pouvait pas du moins lui faire de mal.

BOURVAL.

Mais que vois-je? est-ce que, par hasard, ce serait?..... Eh oui, je ne me trompe pas : Monsieur est Valdamont.

VALDAMONT, *à part.*

Voilà un homme bien sûr de son fait. (*haut.*) Monsieur, il est vrai, c'est moi qui suis...

BOURVAL.

Soyez le bienvenu, mon cher enfant. Embrassez-moi.

Mais voyez donc comme cela s'est formé en quelques années.

VALDAMONT.

Là, là.

BOURVAL.

Comme il est grandi.

VALDAMONT.

Trouvez-vous?

BOURVAL.

Eh mais! vous étiez un enfant la dernière fois que je vous ai vu.

VALDAMONT.

Ah! enfant!

BOURVAL.

Oui, parbleu! vous alliez encore au collége.

VALDAMONT.

Oh! pardonnez-moi.

BOURVAL.

Pardonnez-moi, vous-même.

VALDAMONT.

Je vous assure...

CLOTILDE, *bas*.

N'oubliez pas votre promesse.

BOURVAL.

Et moi, je suis certain de ce que je dis. Je vous vois encore... avec votre petit uniforme bleu.

VALDAMONT.

Non, uniforme vert.

BOURVAL.

Oh! non pas : bleu.

VALDAMONT.

Oh! vert : souvenez-vous-en bien; avec des boutons blancs à la hussarde.

BOURVAL.

Enfin, il n'importe : bleu, vert, cela ne vaut pas la

peine d'être discuté. Je suis certain pourtant qu'il était bleu.

VALDAMONT.

Il était vert, bien vert; avec un reflet éclatant même.

CLOTILDE, *bas.*

Un peu plus de complaisance donc!

BOURVAL.

En tout cas, si vous le portiez, c'est une preuve que vous alliez encore au collége.

VALDAMONT.

Oui, si je le portais.

BOURVAL.

Vous n'en convenez pas?

CLOTILDE, *à part.*

Gardez-vous-en bien.

URSULE, *bas.*

Voilà un petit jeune homme bien prudent, et qui ne débute pas mal avec son beau-père!

BOURVAL, *à lui-même.*

Il paraît assez présomptueux, monsieur mon futur gendre. (*à Clotilde.*) Tu as cependant perdu quelque chose à ne pas rester avec nous, ma chère Clotilde. M. Placide n'est-il pas tombé en crise!

PLACIDE.

Complètement.

BOURVAL.

Je suis sûr que quelques séances encore, et ce sera un excellent somnambule.

PLACIDE.

Ce ne sera pas la confiance qui me manquera, en tout cas.

URSULE.

Ni la complaisance.

BOURVAL, *à Placide.*

Cela vous a produit un singulier effet, n'est-ce pas?

PLACIDE.

Plus singulier que je ne saurais dire.

BOURVAL.

Vous avez éprouvé...

PLACIDE.

Oui...

BOURVAL.

Quoi?

URSULE, *à part.*

Quoi, c'est là l'embarras peut-être.

PLACIDE.

Mais d'abord...

BOURVAL.

Une douleur de tête.

PLACIDE.

Oui, une violente douleur de tête.

BOURVAL.

Ah! violente... C'est-à-dire...

PLACIDE.

Oui, c'est-à-dire... légère.

URSULE, *à part.*

Légèrement violente; cela s'entend.

LAPIERRE.

Ou violemment légère.

BOURVAL.

Ensuite?

PLACIDE.

Ensuite... j'ai senti...

BOURVAL.

Une chaleur graduée.

PLACIDE.

Oui, graduée.

BOURVAL.

Puis un refroidissement subit.

PLACIDE.

Oh ! très-subit.

BOURVAL.

L'effet des grands courans. Enfin vous êtes tombé en crise.

PLACIDE.

Oui, en crise.

BOURVAL.

Et, à compter de ce moment-là, vous ne vous rappelez plus rien.

PLACIDE.

Rien du tout.

BOURVAL.

C'est le premier degré de l'état de somnambulisme. Propriété rare et précieuse, mon cher, qu'il faut cultiver.

PLACIDE.

C'est bien mon dessein.

BOURVAL.

Cependant, je vous conseille de faire attention à vous : cette crise annonce une disposition morbifique du premier ordre.

PLACIDE, *effrayé.*

Vous croyez ?

BOURVAL.

Rien n'est plus sûr. Mais ne vous inquiétez pas : je vous ferai bien trouver de vous-même le remède...

VALDAMONT, *à Bourval.*

Permettez donc, permettez donc, Monsieur : vous entreprenez ici sur mes droits. Vous êtes magnétiseur, à ce que je puis voir ?

BOURVAL.

Oui, Monsieur ; et je m'en fais honneur.

CLOTILDE, *bas, à Valdamont.*

C'est ici surtout qu'il faut être prudent.

BOURVAL.

Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur?

VALDAMONT.

Rien, si ce n'est que je suis médecin, et que...

BOURVAL.

Qu'est-ce que cela prouve?

VALDAMONT.

Mais...

CLOTILDE, *bas.*

Un peu de complaisance.

BOURVAL.

Médecins! médecins! ils en savent long!

VALDAMONT.

Ils en savent probablement un peu plus que des songe-creux de somnambules.

BOURVAL.

Des songe-creux!

URSULE, *à part.*

Ah! voilà une véritable déclaration de guerre.

VALDAMONT, *continuant.*

Des rêveurs, des visionnaires... sans compter les charlatans.

BOURVAL.

C'est-à-dire que moi?...

VALDAMONT, *à Placide.*

Gardez-vous bien de donner là-dedans, Monsieur, vous pourriez finir par vous en trouver fort mal.

URSULE, *à part.*

Où sommes-nous?

BOURVAL.

Mon cher Placide...

VALDAMONT.

Donnez-moi votre bras. (*Il tâte le pouls à Placide.*) Un peu d'agitation causée par la scène à laquelle vous

venez de prendre part; mais de l'égalité, un beau jet, une pulsation abondante sans plénitude; forte sans dureté. Vous êtes, Monsieur, dans un état de santé parfait.

PLACIDE.

Ah! Monsieur!

BOURVAL.

Quoi, vous croyez ce qu'on vous dit là?

PLACIDE.

Pas absolument, sans doute; mais puisque Monsieur a étudié...

BOURVAL.

Quoi? une vaine science qui ne s'appuie que sur des hypothèses.

VALDAMONT.

Tandis que le magnétisme...

BOURVAL.

Il guérit plus de maux que la médecine. Et tenez... car il faut vous convaincre. (*Il tire un livre de sa poche.*) Vous voyez ceci, c'est un livre... un livre imprimé. Vous ne refuserez pas d'y croire, sans doute.

VALDAMONT.

Le moyen? On n'imprime aujourd'hui ni absurdités ni mensonges; on n'ose pas.

CLOTILDE, *bas.*

Eh! peut-on ainsi...

BOURVAL, *qui a feuilleté le livre sans écouter.*

Tenez, voilà une petite liste de toutes les maladies que le magnétisme guérit infailliblement.

LAPIERRE, *à Ursule.*

Ah! écoutons cela.

BOURVAL, *lisant.*

« Pleurésies, esquinancies, migraines, catarrhes,

« rhumatismes, maux d'yeux, maux de dents, pana-
« ris... » Cela n'a pas encore manqué.

VALDAMONT.

Bon, accordons cela puisque c'est imprimé; mais nos maladies ne se bornent pas à des migraines et à des panaris. Et les lésions organiques, et les fièvres bilieuse, putride, ataxique, adinamique, puerpérale...

URSULE.

Juste ciel!

VALDAMONT, *continuant.*

Et la surdité, la cécité, le charbon, l'épilepsie, la folie, l'hydrophobie.

URSULE.

Quelle kirielle!

VALDAMONT.

Et la peste, la fièvre jaune, l'apoplexie foudroyante...

LAPIERRE.

Les jambes cassées, les tuiles qui vous tombent sur la tête...

VALDAMONT.

Voilà ce qui nous reste à nous, et c'est j'espère, une assez belle part.

LAPIERRE.

Nous pouvons nous en vanter.

BOURVAL.

Vous combattez notre doctrine, c'est tout simple : vous devez trouver mauvais tout ce qui blesse les intérêts de la médecine.

VALDAMONT.

Moi? Vous me connaissez bien! La médecine... (*il sourit, et continue un peu plus bas*) je sais l'apprécier; je suis le premier à en rire philosophiquement avec mes amis.

BOURVAL, *flatté.*

Fiez-vous-y.

VALDAMONT.

Ma parole d'honneur. Il y a là-dessus une allégorie que je trouve extrêmement ingénieuse. La voici : (*il commande l'attention du geste et du regard.*) On suppose que le malade et la maladie sont deux ennemis aux prises. Un aveugle survient; il est armé d'un énorme bâton dont il frappe les deux champions à tort et à travers. Or, ce bâton, c'est la médecine, et cet aveugle...

BOURVAL, *riant.*

C'est le médecin?

VALDAMONT.

Précisément. Vous concevez que quand le bâton est bien appliqué sur la maladie.

PLACIDE.

Le malade est sauvé, c'est clair.

BOURVAL.

Mais malheureusement il tombe souvent sur le pauvre diable, et de toute sa pesanteur.

PLACIDE.

Alors...

LAPIERRE.

Alors, c'est un des plus beaux faits d'armes de l'aveugle, car dès qu'il a assommé le malade, par contre-coup il a aussi tué la maladie.

BOURVAL.

Oui, dans ce cas-là.

VALDAMONT.

Non.

CLOTILDE.

Mais, oui. *Elle lui fait signe de se taire.*

VALDAMONT.

Non : la maladie est immortelle de sa nature; quand nous la touchons, nous ne faisons que l'étourdir.

URSULE.

Et vous ne tuez que les malades, c'est bien avantageux!

BOURVAL, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! voilà ce que c'est que la médecine.

VALDAMONT.

Il ne faut pas rire. Oui, voilà ce que c'est que la médecine; mais cela n'empêche pas qu'elle ne vaille cent fois mieux que votre jonglerie de magnétisme.

BOURVAL.

Ah!

VALDAMONT.

Cent fois mieux... mille fois mieux.

BOURVAL.

Et moi je vous soutiens... (*à part.*) Sortons; je sens que je m'emporterais; et certainement rien ne serait plus inutile. (*A Clotilde.*) Suivez-moi, ma fille; j'ai à vous parler.

CLOTILDE, *à part.*

Ah! je ne prévois que trop ce qu'il va me dire; mais aussi c'est garder trop peu de mesure.

BOURVAL, *à Valdamont.*

Vous avez touché pour moi des fonds à Paris?

VALDAMONT.

Ah! ah! Oui, Monsieur.

LAPIERRE, *à part.*

Diable! les fonds... voilà l'embarras.

VALDAMONT.

Vous savez, Monsieur, que la plus grande partie en est restée entre les mains de votre homme d'affaires,

pour des paiemens. Je vous suis comptable, moi, de ce que vous m'avez dit être la dot de Mademoiselle.

BOURVAL.

C'est, en propres termes, ce que je me fais l'honneur de vous demander. Le récépissé de l'homme d'affaires d'une part, et de l'autre, ce que je vous ai dit être la dot de ma fille, et qui l'est en effet, Monsieur. Je passe dans mon cabinet; je recevrai ce compte quand il vous plaira : le plus tôt vaudra le mieux. (*à Clotilde.*) Venez, venez, ma fille.

SCÈNE VII.

VALDAMONT, PLACIDE, URSULE, LAPIERRE.

VALDAMONT, *très-préoccupé.*

Le plus tôt, dit-il, vaudra le mieux! Il en parle à son aise! (*à Ursule.*) Avant de revoir monsieur de Bourval, il faut absolument que j'aie avec ta maîtresse un moment d'entretien.

URSULE.

Vous l'y avez disposée à merveille, et vous faites un petit jeune homme bien prudent.

VALDAMONT.

C'est que ce cher M. de Bourval... Il est vif, oui, malgré son âge. (*Regardant tour-à-tour Ursule et Placide, qui ne répondent ni l'un ni l'autre.*) Eh?

PLACIDE.

Eh! eh!

URSULE.

S'il a quelque envie de contrarier, il est bien tombé avec celui-ci.

VALDAMONT, *continuant.*

Mais c'est au fond un si brave et si honnête homme!

Archives de la Ville de Bruxelles

PLACIDE.

Oui.

VALDAMONT.

On ne saurait lui garder rancune.

PLACIDE.

Non.

VALDAMONT.

S'il contrarie un peu son monde, c'est un petit travers dont il sait bien se racheter dans l'occasion. (*Placide ne répond rien.*) Hein?

PLACIDE.

Sûrement.

VALDAMONT.

Vous me direz qu'une humeur comme celle-là peut finir à la longue par n'être que médiocrement agréable. (*Placide garde le silence.*) Plaît-il? Mais il faut entre parens se tenir toujours dans les termes de l'indulgence, n'est-ce pas?

PLACIDE.

Sans doute.

VALDAMONT.

Je n'accorde cependant pas que la déférence soit d'obligation rigoureuse dans tous les cas possibles. (*Placide se tait encore.*) Seriez-vous là-dessus d'une autre opinion que moi?

URSULE, *à part.*

Il s'en gardera bien.

PLACIDE, *répondant à Valdamont.*

Au contraire.

VALDAMONT.

Au contraire! Et comment cela? comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

PLACIDE.

Mais... comme il vous plaira.

URSULE, *à part.*

Choisissez.

VALDAMONT.

Et voilà décidément votre manière de voir sur tout cela !

PLACIDE.

Décidément.

VALDAMONT, *lui touchant la main.*

Je vous en fais mon compliment bien sincère. (*à Ursule.*) Dès que ta maîtresse pourra m'entendre, fais-le-moi savoir; je vais au jardin. (*à part en sortant.*) Diable d'homme! qui est toujours de votre avis! j'en ai les nerfs tout agacés.

SCÈNE VIII.

BOURVAL, PLACIDE, URSULE.

BOURVAL.

Eh bien, mon cher Placide, vous venez de voir un bel échantillon du caractère de monsieur mon gendre futur... ou du moins qui prétendait le devenir.

URSULE, *à part.*

Qui prétendait !

BOURVAL.

Il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là; sans cesse disputer, batailler, ou se ranger aux opinions les plus saugrenues... Ce n'est pas du tout là-dessus que j'avais compté.

PLACIDE.

Je conçois cela.

BOURVAL.

Il m'a manqué, d'ailleurs; il faut qu'il s'en souvienne. Est-ce que cela ne vous paraît pas juste ?

PLACIDE.

Très juste, au contraire.

URSULE, *à part.*

A quoi tout cela nous prépare-t-il ?

BOURVAL.

Il vous a offensé aussi, vous.

PLACIDE.

Moi?

BOURVAL.

N'a-t-il pas essayé de vous inspirer les plus sottes frayeurs?... C'est une insulte que cela : une véritable insulte! A votre âge, je sais ce que j'aurais fait : son épée ou la mienne eût décidé sans réplique si quelqu'un de nous deux était un insolent.

URSULE, *à part.*

Voudrait-il les faire battre?

BOURVAL, *continuant.*

Vous ne savez peut-être pas tirer l'épée.

PLACIDE.

Pas beaucoup... c'est-à-dire... autant qu'il le faut, quand on n'a d'autres intentions que de vivre en paix avec tout le monde.

URSULE.

C'est bien heureux.

BOURVAL.

Au reste, c'est à un autre moyen que je songe pour nous venger. Ce beau monsieur allait épouser ma fille... Vous savez si elle est bonne, douce, aimable, jolie...

PLACIDE.

Ah! dieu! ah! dieu! si je le sais!

URSULE, *à part.*

Voyez-vous comme il s'enflamme!

BOURVAL, *continuant.*

Eh bien, mon ami, si elle vous convient, c'est à vous que je la donne, maintenant.

URSULE.

Ah! mon dieu!

PLACIDE.

A moi! à moi, Monsieur!

BOURVAL.

Vous convient-elle?

PLACIDE.

Si elle me convient! Une demoiselle si accomplie! si belle! si spirituelle! si riche!...

URSULE.

Eh! oui!

BOURVAL.

Je la donnais à Valdamont avec cent mille francs comptant...

PLACIDE.

Je le sais bien, mon cher monsieur de Bourval... mon ami...

BOURVAL.

Pour qu'il en crève plus sûrement de dépit, je vous la donne à vous, avec cinquante mille écus!

PLACIDE.

Cin... quan... te mille... éc...

BOURVAL.

Oui : cent... cin... quan... te bons mille francs, dont les deux tiers en signant, et le reste à notre convenance réciproque.

URSULE, *à part.*

J'avais pourtant pressenti ce dénouement-là, moi.

BOURVAL, *à Placide.*

Vous voilà tout interdit! Est-ce que cela ne fait pas votre affaire?

PLACIDE.

Au contraire, Monsieur... au contraire... C'est que j'en perds la respiration... c'est que je crois que je vais étouffer...

BOURVAL, *le magnétisant.*

Eh bien! eh bien! Placide, mon ami... (*à Ursule.*) approche donc un fauteuil, toi.

URSULE.

Ne craignez rien; Monsieur n'en mourra pas.

PLACIDE, *revenant à lui.*

Ah!... ah! (*Il se jette dans les bras de Bourval.*) Cher Bourval! mon respectable ami! mon père!... Je ne sais en vérité comment vous peindre ma reconnaissance!

BOURVAL.

Vous ne m'en devez pas : c'est par vengeance que j'agis de la sorte.

URSULE, *à part.*

C'est bien prudent de la part d'un père!

BOURVAL, *continuant.*

Et ma fille est aussi indignée que moi-même.

PLACIDE.

Oh! que c'est aimable à elle!

BOURVAL, *l'entraînant.*

Venez, venez.

PLACIDE.

Allons, allons.

SCÈNE IX.

URSULE, *un peu après*, LAPIERRE.

URSULE.

Il faut convenir que Valdamont a bien ce qu'il mérite. Mais comment croire que Mademoiselle... (*à Lapierre qui entre.*) Ah! te voilà, toi? Ton maître s'est fait de belles affaires.

LAPIERRE.

Qu'y a-t-il donc?

URSULE.

Il y a que M. de Bourval rompt avec Valdamont, et qu'il donne sa fille à M. Placide.

LAPIERRE.

Allons donc!

URSULE.

Ils vont chez le notaire.

LAPIERRE.

Et ta maîtresse consent à cette indignité?

URSULE.

Son père le dit.

LAPIERRE, *à lui-même.*

Voilà mon maître bien récompensé! Il reçoit un beau prix du service qu'il leur a rendu, pas plus tard que ce matin!

URSULE.

Quel service?

LAPIERRE.

Bah!

URSULE.

Dis-le moi.

LAPIERRE.

J'ai promis de n'en pas ouvrir la bouche, je veux tout dire pour faire voir ce qu'ils sont! Apprends que ce matin, en venant ici, comme nous nous disposions à passer chez la personne entre les mains de qui était la dot de mademoiselle Clotilde, et une autre somme considérable, appartenant à M. de Bourval, nous avons reçu un mot d'avis de notre homme d'affaires...

URSULE.

Après?

LAPIERRE.

Cette personne était absente.

URSULE.

La personne qui avait la dot?

LAPIERRE.

Oui.

URSULE.

Bon.

LAPIERRE.

Si tu trouves cela bon... C'était un homme que ton vieux maître avait cautionné...

URSULE.

Je le sais.

LAPIERRE.

Il faut croire que l'air de Paris était contraire à ce monsieur...

URSULE.

Ah! ah!

LAPIERRE.

Il le trouvait trop épais, probablement, car il avait pris la veille le chemin de la Belgique; et était allé à Bruxelles, où il paraît que certains tempéramens ont la respiration moins gênée. Mais, par malheur, il avait oublié de laisser chez lui l'argent de M. de Bourval et de plusieurs autres.

URSULE.

Que m'apprends-tu là!

LAPIERRE.

Alors, sans perdre de temps, mon maître a couru chez notre agent de change; il lui a ordonné de vendre des *trois*, des *cinq*, des canaux, des Espagnols, des... Tu ne sais peut-être pas ce que c'est que tout ça?

URSULE.

Non.

LAPIERRE.

Ah! moi non plus; mais par ce moyen, les paiemens de M. de Bourval auront lieu sans retard. Mon maître n'a pas touché la dot; mais il en venait gaîment donner quittance. Or, si tel est le fruit qu'il retire de

son désintéressement, tu conviendras qu'il ne laisse pas que d'être aimable.

URSULE.

Oh! voilà un trait bien délicat, en effet, et qui méritait d'être mieux récompensé.

LAPIERRE.

Silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLOTILDE, VALDAMONT.

VALDAMONT.

Sans la nécessité qui m'y contraint, jamais je ne vous eusse découvert ce secret; mais il est impossible de vous le taire plus long-temps. (*Il lui remet des papiers.*) Voici une lettre de votre homme d'affaires contenant un avis de ce malheur, et ensuite une quittance avec un bordereau détaillé...

CLOTILDE.

Laissez-moi ces papiers. J'ai aussi un aveu à vous faire... mais c'ést en présence de mon père et de M. Placide que je veux parler, vous serez bien surpris... vous m'en voudrez, peut-être...

VALDAMONT.

Que dites-vous?

CLOTILDE.

Oh! vous me faites vivement regretter mes torts!... Mais aussi pourquoi avoir contrarié mon père comme vous l'avez fait, quand on vous avait si bien averti?

VALDAMONT.

On ne m'a pas compris, je m'en doutais.

CLOTILDE.

Je conviens avec vous que son engouement pour le magnétisme...

VALDAMONT.

Vous convenez avec moi?... Mais je suis engoué comme lui.

CLOTILDE.

Vous, du magnétisme?

VALDAMONT.

Du magnétisme.

CLOTILDE.

Comment, quand il y a si peu de temps, vous souteniez...

VALDAMONT.

Ah! comme il faut faire attention à ce qu'on dit! Je soutenais?... Il est évident qu'on ne m'a pas compris. Je vais vous le prouver. Que quelqu'un ait la bonté de se soumettre à une petite expérience, et vous verrez bien... approche, Lapierre.

LAPIERRE.

Moi, Monsieur?

VALDAMONT.

Oui, toi.

LAPIERRE.

Ma foi, Monsieur, sauf votre respect, vous avez fait sur moi assez d'expériences de médecine...

VALDAMONT.

Allons donc. (*à Clotilde.*) Je vais vous étonner.

CLOTILDE.

J'avoue que vous m'étonnez déjà beaucoup.

VALDAMONT, *à Lapierre.*

Mets-toi dans ce fauteuil. (*à Clotilde.*) Vous allez voir.

URSULE, *à Lapierre.*

Il te va magnétiser.

LAPIERRE.

Oui, et moi, je vais...

VALDAMONT, *magnétisant Lapierre.*

Examinez bien cela. L'imposition des mains. (*après un petit temps.*) Qu'éprouves-tu?

LAPIERRE.

Moi? je n'éprouve rien du tout.

VALDAMONT.

Il se trompe, il doit éprouver quelque chose, une... sorte de... (*après un temps.*) Eh bien?

LAPIERRE.

Quoi?

VALDAMONT.

Tu commences à ressentir de la chaleur, n'est-ce pas?

LAPIERRE.

Non, j'ai froid.

VALDAMONT.

Tu as chaud.

LAPIERRE.

J'ai froid; je le sens bien, peut-être.

VALDAMONT, *aux autres.*

Il se l'imagine. Il n'est pas étonnant au reste, que la chaleur magnétique produise cet effet-là.

URSULE.

Une chaleur qui produit l'effet du froid, c'est curieux.

VALDAMONT.

Enfin il éprouve quelque chose, et c'est l'essentiel pour mon expérience. (*magnétisant.*) A présent, les passes... (*à Lapierre sans s'interrompre.*) Eh bien?

LAPIERRE.

Eh!... la, la...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOURVAL, PLACIDE.

BOURVAL, *à Placide.*

Notre homme prépare son acte, il va venir tout-à-l'heure.

VALDAMONT.

Chut!

BOURVAL, *à Valdamont.*

C'est vous, Monsieur? Et mes fonds?

VALDAMONT.

Les grands courans.

BOURVAL.

Eh mais, que vois-je?...

VALDAMONT, *aux autres.*

Voyez-vous? (*à Lapierre.*) Tu ne sens rien de changé dans ton être?

BOURVAL.

Comment diable! mais il s'y prend à ravir! Continuez, continuez, que je ne vous dérange pas.

VALDAMONT, *cessant.*

C'est inutile, Monsieur; ce garçon n'est pas propre à recevoir l'impression magnétique... En admettant, toutefois, qu'il existe...

LAPIERRE, *s'étendant et bâillant.*

Ah!

BOURVAL.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous dites donc? Regardez-le. *Il se met à magnétiser Lapierre.*

VALDAMONT.

Mais, Monsieur...

CLOTILDE, *bas et vivement.*

Ne le contrariez pas, je vous en supplie.

LAPIERRE, *soupirant.*

Houh! *Il feint de s'endormir.*

BOURVAL, *cessant.*

Le voilà endormi; chut! gardons de l'éveiller.

LAPIERRE, *remuant les lèvres comme s'il parlait.*

Ahou... Ehou...

BOURVAL.

Ah! mon dieu! ah! mon dieu! je crois qu'il passe à l'état de somnambulisme!

VALDAMONT.

Allons donc! cela ne se peut pas.

CLOTILDE.

Et pourquoi cela ne se peut-il pas?

BOURVAL.

Oui; ma fille a raison; qu'y a-t-il de merveilleux là-dedans?

CLOTILDE, *bas à Valdamont.*

Sa colère est passée; n'allez pas l'exciter de nouveau.

VALDAMONT.

Soit! Eh! mon dieu! que ne ferais-je pas pour vous complaire?... Mais c'est que ce maraud le trompe.

CLOTILDE.

Vous n'en savez rien.

BOURVAL, *qui, pendant ce peu de mots, a doucement magnétisé Lapierre.*

Je vous dis qu'il est somnambule, et peut-être même somnambule lucide.

VALDAMONT.

Nous allons bien le voir.

BOURVAL.

Que personne, excepté moi, ne lui adresse la parole, sous aucun prétexte. (*à Lapierre.*) Mon ami...

Archives de la Ville de Bruxelles

LAPIERRE, *d'une voix étouffée.*

Qui m'appelle?

BOURVAL.

Voyez-vous! voyez-vous! Voilà ce que je cherche depuis que je m'occupe du magnétisme. (*Lapierre regarde tout le monde avec des lazzis; enfin, il fait une effroyable grimace à Bourval.*) Oh! le beau somnambule! le beau somnambule!

VALDAMONT, *bas à Clotilde.*

Il se joue de nous, vous dis-je.

CLOTILDE.

Eh! qu'importe! il ne nous nuit pas.

BOURVAL.

Il faut l'interroger sur l'état de quelqu'un de nous. (*à Ursule.*) Sur le tien, petite.

URSULE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît. Les somnambules n'usent pas toujours de discrétion.

PLACIDE.

Sur le mien, Monsieur, je vous prie. Je ne suis pas sans inquiétude sur ce que vous m'avez dit.

BOURVAL.

Voyons donc... Et, pour commencer, mettez-vous en rapport. Fort bien. (*à Lapierre.*) Mon ami, voyez-vous la disposition des organes intérieurs de Monsieur?

LAPIERRE.

Parfaitement.

BOURVAL.

La circulation des humeurs et du sang!

LAPIERRE.

Comme à travers un télescope.

BOURVAL, *aux autres.*

C'est que voilà précisément ce que c'est. Je suis transporté!

LAPIERRE.

Monsieur a le cœur... l'estomac... les poumons... le foie... la rate... et les entrailles...

PLACIDE.

Eh bien?

LAPIERRE.

Où tout le monde les a.

BOURVAL.

Voilà qui est parfait. (*A Valdamont.*) Vous n'avez rien à répondre à cela, monsieur l'anatomiste?

VALDAMONT.

Non, vraiment. Ah! ah! ah!

BOURVAL, *à Lapierre.*

Apercevez-vous en Monsieur les causes prochaines de quelque désordre important?

LAPIERRE.

Oui, oui, oui.

PLACIDE.

Ah! mon dieu! (*à Lapierre.*) Et de quoi suis-je menacé, je vous prie?

BOURVAL.

Ne lui parlez donc pas : il y aurait de quoi troubler la crise, et le faire tomber dans d'affreuses convulsions. (*Lapierre fait quelques contorsions et quelques grimaces.*) Voyez-vous... il se calme... Laissez-moi l'interroger. (*à Lapierre.*) Mon ami, de quoi Monsieur est-il menacé?

LAPIERRE.

Il est menacé de dix légions organiques.

VALDAMONT.

Ah! des légions organiques!

CLOTILDE.

Paix donc ! paix donc !

BOURVAL.

Ma fille a raison ; vous allez le troubler. Il veut dire des lésions. Que diable ! la langue peut tourner.

LAPIERRE.

Lésions... lési... ons.

BOURVAL.

Tenez, tenez, l'entendez-vous ?

VALDAMONT.

A merveille ! le drôle est un digne sujet.

BOURVAL, *à Lapierre.*

Courage, courage, mon ami ; continuez de nous informer de l'état de Monsieur. Voyons, de quoi est-il encore menacé ?

PLACIDE.

Mais, il me semble qu'il suffit de ce qu'il vient de dire...

BOURVAL.

Chut ! Qui sait ? ce n'est peut-être pas tout. (*à Lapierre.*) Allons, voyons, examinez bien.

LAPIERRE, *après quelques mouvemens nerveux, et d'une très petite voix.*

Il est menacé de la surdité, de la cécité, du charbon, de l'épilepsie, de la folie, de l'hydrophobie...

PLACIDE.

Juste ciel !

BOURVAL.

Paix donc ! paix donc ! écoutez.

URSULE, *à part.*

En effet, c'est fort agréable à entendre.

Lapierre continue à remuer les lèvres comme s'il parlait.

BOURVAL, *prêtant l'oreille.*

Vous voyez ce que c'est que de le troubler ; on ne l'en-

tend plus. Nous perdons peut-être là des choses très-précieuses.

LAPIERRE, *commençant très-bas, et continuant ses paroles en crescendo.*

La peste, la... fièvre jaune... l'a... poplexie foudroyante... la... carie des dents... la... colique de *miserere*, la fièvre animalique et puerpérale.

VALDAMONT.

Ah! bravo, bravo! Il ne manque qu'un lait répandu ou remonté.

URSULE ET CLOTILDE, *riant.*

Ah! ah! ah!

VALDAMONT, *à Placide.*

Rassurez-vous, Monsieur; je vous garantis que vous n'avez pas la moitié des choses qu'il vous annonce.

PLACIDE.

Belle consolation! mais, il n'en faudrait pas la centième partie pour tuer un homme.

VALDAMONT.

Ne craignez rien, vous dis-je; et soyez sûr d'ailleurs, que ce drôle, dont je connais l'humeur, vient de se rire effrontément de vous, et de tous tant que nous sommes.

BOURVAL, *furieux.*

Ventrebleu! si je le croyais! si un misérable de son espèce avait poussé l'audace...

LAPIERRE, *se laissant tomber de son fauteuil, et feignant de s'éveiller.*

Aye! Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?... Peut-on à pareille heure... (*regardant tout le monde.*) Eh!... Eh! mais... où suis-je donc?... Pardon... mon dieu! pardon, Messieurs et Mesdames; je m'étais endormi là...

BOURVAL.

Endormi, traître!

LAPIERRE, *s'éloignant.*

Monsieur, votre très-humble serviteur. Je vous demande la permission d'aller un peu prendre l'air pour me remettre. (*à Ursule en sortant.*) Et voilà.

URSULE, *le regardant aller.*

Oui, va-t en; c'est ce que tu as de mieux à faire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *hors* LAPIERRE.

BOURVAL, *outré de colère.*

M. Valdamont!...

VALDAMONT.

Monsieur...

BOURVAL.

J'espère qu'il n'y a rien à quoi je ne sois suffisamment autorisé par une semblable impertinence.

VALDAMONT.

Vous ne me rendez pas responsable, sans doute, des torts de mon valet. Mais je cours après lui, je vous le ramène, et s'il a osé se jouer de vous...

BOURVAL.

Tardive et inutile réparation.

VALDAMONT.

Mais point du tout; il faut...

BOURVAL.

Rien, rien; et apprenez que nos projets...

CLOTILDE, *à part.*

O ciel!

VALDAMONT.

Laissez-moi vous ramener ce misérable, vous dis-je. Je ne veux rien entendre qu'il ne vous ait fait hautement ses excuses; et si vous ne lui pardonnez, je le chasse sans pitié.

SCÈNE XIII.

BOURVAL, PLACIDE, CLOTILDE, URSULE, UN NOTAIRE.

BOURVAL.

Il vous contrarie, même en ne le voulant pas! Ah! voilà le Notaire. (*au Notaire, lui indiquant une table.*) Mettez-vous là, Monsieur; nous sommes à vous.

PLACIDE, *à Clotilde.*

Ah! Mademoiselle! l'heureux moment! le beau jour pour moi!

CLOTILDE.

Souffrez, Monsieur, que je vous fasse part, ainsi qu'à mon père, d'un événement qui vous fera peut-être changer de sentiment.

PLACIDE.

Moi, Mademoiselle, moi, changer de sentiment à votre égard! Vous ne m'en croyez pas capable... Ah! grand dieu!...

CLOTILDE.

Lisez cette lettre, mon père; vous y verrez qu'une atteinte aussi fâcheuse qu'imprévue vient d'être portée à votre fortune, et que ma dot tout entière est perdue.

BOURVAL.

Quoi, que dites-vous?

PLACIDE.

Plaît-il? votre dot perdue!

URSULE, *à part.*

Voilà qui ne laisse pas que de refroidir son ardeur, cependant.

BOURVAL.

Grand dieu! c'est un coup de foudre! à qui recou-

rir?... (*à Placide.*) Ce serait bien promptement, peut-être, vous rappeler vos paroles et nos communes promesses? *Placide se tait.*

URSULE, *à part.*

Il paraît que tel est son avis.

BOURVAL.

L'homme que j'avais cautionné vient de disparaître, cela ne me ruine pas sans doute; mais je me vois dans un grand embarras.

Placide continue de garder le silence.

URSULE, *à part.*

Il est devenu muet.

BOURVAL.

Vous m'offriez tout-à-l'heure une somme que vous avez en portefeuille, et qui est plus que suffisante pour me tirer de ce mauvais pas. J'ai demain des paiemens à faire; il n'y a pas de remise possible : puis-je compter sur vous?

PLACIDE.

Mon cher M. Bourval... il est vrai que je me trouve en ce moment possesseur d'une somme assez considérable. Je viens de vous le dire... et je suis bien loin de vouloir me rétracter.

URSULE.

Il n'est loin que de vouloir prêter, voilà tout.

BOURVAL.

Eh bien?

PLACIDE.

Je ne vous ai pas dit...

BOURVAL.

Quoi?

PLACIDE.

Que ces fonds avaient leur destination arrêtée.

BOURVAL.

Ah! ah!

PLACIDE.

C'est, entre nous, le cautionnement d'une place de finances.

BOURVAL.

Vous n'en avez pas.

PLACIDE.

Je n'en ai pas, c'est vrai. Mais apprenez enfin qu'on a la bonté d'en solliciter une pour moi, au moment où je vous parle.

BOURVAL.

Qui donc a cette bonté-là?

PLACIDE.

Quelqu'un.

URSULE, *à part.*

Il ne compromet pas son monde.

BOURVAL.

J'entends. A qui recourir? Ma signature, ma parole, mon honneur engagé! et pas d'autre délai que d'ici à demain.

CLOTILDE.

Si vous ne répugniez pas à accepter un secours...

BOURVAL.

De qui? de qui? dans un pareil moment?

CLOTILDE.

Mais... de... Valdamont.

BOURVAL.

De Valdamont, dites-vous? un homme qui m'a mis dans la nécessité de rompre avec lui.

CLOTILDE.

Pardonnez-lui, mon père, des torts qui ne tiennent qu'à son esprit. (*elle lui remet un second papier.*) Mais connaissez les qualités de son cœur.

BOURVAL.

Quel est cet écrit? Une quittance, un bordereau de sommes versées par lui...

CLOTILDE.

Pour empêcher vos paiemens de souffrir un retard. Il ne voulait pas vous parler de ma dot; si je suis moi-même dans sa confidence, c'est que vous l'avez forcé de s'expliquer... et encore y a-t-il mis une délicatesse...

BOURVAL.

Valdamont a fait cela! c'est beau, je dois en convenir. Mais après la résolution que j'avais prise à son égard... quand de nouveaux engagemens contractés envers Monsieur....

PLACIDE.

Monsieur, je vous rends votre parole : loin de moi la pensée de désunir des personnes qui se conviennent si bien.

URSULE.

Voilà aussi de la générosité.

PLACIDE, *à part.*

Me voilà délivré d'un terrible étouffement.

BOURVAL.

Il faut d'abord tout dire à Valdamont; et nous verrons ensuite...

CLOTILDE.

Le voilà qui revient.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VALDAMONT, LAPIERRE.

VALDAMONT, *amenant Lapierre par le collet.*

Ici, ici, vous dis-je; venez expliquer à Monsieur...

BOURVAL.

Rien, mon cher Valdamont; toute explication serait inutile.

VALDAMONT.

Oh! non pas! il faut qu'il avoue...

CLOTILDE.

N'insistez pas, je vous prie, sur une bagatelle.

BOURVAL.

Nous avons à parler de choses plus sérieuses et plus intéressantes.

VALDAMONT.

Du tout, du tout.

BOURVAL.

Oui, oui.

VALDAMONT.

Non, non.

BOURVAL.

Vous le voyez! de quelle patience il faut s'armer. Sachez donc, contrariant que vous êtes, qu'on vient de m'apprendre votre belle conduite...

VALDAMONT.

On a eu tort.

BOURVAL.

On a eu raison.

VALDAMONT.

On a eu tort, vous dis-je.

BOURVAL.

Et moi, je vous dis qu'on a eu raison, car j'accepte vos services, et je vous donne ma fille, quoique j'eusse changé de résolution.

VALDAMONT.

Vous aviez changé...

BOURVAL.

Oui, voilà l'effet de votre caractère... et il ne faut pas moins que ce que vous venez de faire, pour que je ne persiste pas à vous retirer ma parole.

VALDAMONT.

J'ai vraiment peur que vous n'ayez raison : il faut que mon caractère soit bien odieux en effet...

BOURVAL.

Non, odieux n'est pas le mot.

VALDAMONT.

Oh! oui, oui.

BOURVAL.

Eh non! eh non!

VALDAMONT.

Oui, oui, vous dis-je. Mais je me corrigerai, je me dompterai, je vous le promets.

BOURVAL.

Ce sera difficile.

VALDAMONT.

Oh!

BOURVAL.

Oh! oui.

VALDAMONT.

Non, non, non. Je me connais, je sais ce dont je suis capable : vous verrez.

BOURVAL.

Je sais ce que je vous dis.

VALDAMONT.

Et moi, je vous assure...

BOURVAL.

J'ai une expérience que vous n'avez pas.

VALDAMONT.

Ah!

BOURVAL.

Ah?

VALDAMONT.

C'est-à-dire...

BOURVAL.

C'est-à-dire que c'est un fait : vous ne le contesterez

pas, j'espère; et tout le monde vous dira qu'un caractère ne se réforme pas si aisément.

VALDAMONT.

Tout le monde... tout le monde se trompe, et je le prouverai.

LAPIERRE.

Il ne commence déjà pas mal, comme vous voyez.

BOURVAL.

A la bonne heure. En attendant, signons le contrat. Nous acceptons toutes vos promesses.

CLOTILDE.

Et vous tiendrez ce que vous pourrez.

VALDAMONT.

Je tiendrai tout.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

CONDITIONS.

Il paraît régulièrement une Pièce de Théâtre tous les cinq jours. Un costume théâtral est donné à MM. les Souscripteurs toutes les cinq Pièces. Le prix de chacune, prise au Bureau, est de 12 cents; de 13 cents, portée à domicile à Bruxelles; et de 17 cents envoyée, *franco* par la poste, à MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez ODE et WODON, rue des Pierres, n° 1137;

Où on trouve aussi les OEuvres de Molière, de Racine, de La Fontaine, ainsi que les Caracteres de La Bruyère, imprimés sur papier vélin satiné, à 60 cents le volume.

Sous presse :

Dictionnaire Hollandais-Français et Français-Hollandais, deux vol. in-16, d'environ 2000 pages, imprimés avec des caractères neufs sur papier vélin satiné, dont le premier volume (Hollandais-Français), paraîtra dans le courant de janvier 1829.